

les voit finalement entrer dans l'héritage de Sem. L'Écriture ne s'attache d'une manière suivie qu'à un seul rameau des Sémites; aussi la sphère de son récit se rétrécit de plus en plus. Ce n'est plus la terre qui en est le centre, mais la seule Palestine ou pour mieux dire Jérusalem, à laquelle Rome succédera dans les Actes des Apôtres; puis viendra la Jérusalem nouvelle, transfigurée, la Jérusalem céleste décrite au dernier chapitre du dernier des Livres Saints. Les centres que reconnaît l'Écriture sont donc encore bien plus étroits que ses adversaires ne le disent, mais c'est un éloge pour elle au lieu d'un blâme. Dans l'histoire du salut, la Palestine est plus importante que l'Amérique; Jérusalem et Bethléem le sont plus que Babylone et que Ninive, plus que Londres et que Paris; notre petite planète est la Judée de l'univers. » (Schäfer)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> P. de Foville, *La Bible et la science*, in-8°, Bruxelles, 1883, p. 39-41.

### CHAPITRE III.

#### LA CRÉATION D'ÈVE.

D'après les rationalistes, l'histoire de la création d'Ève n'est qu'un mythe. Écoutons M. Reuss :

Nous avons affaire à un *mythe*, c'est-à-dire à une histoire fictive, destinée à exposer d'une manière à la fois poétique et populaire, des idées abstraites ou générales... La création de la femme... se fait au moyen d'une *côte* enlevée à l'homme et *bâtie*, construite, organisée, en un nouveau corps complet. Le texte déclare... que la femme est de la même espèce que l'homme, tandis que tous les autres êtres vivants ne sont pas de la même espèce. Cette déclaration est faite par la bouche de l'homme qui, après n'avoir trouvé parmi les animaux aucune aide qui lui *convint*, c'est-à-dire qui fût avec lui dans un rapport de ressemblance et d'analogie (sens propre du mot), reconnaît qu'il en est tout autrement de la femme : celle-ci est, d'après une locution usuelle<sup>1</sup>, os de ses os et chair de sa chair, c'est-à-dire alliée à lui par la plus proche parenté et affinité. Et c'est cette expression proverbiale qui a suggéré à l'auteur la forme de son récit mythique; la métaphore s'est matérialisée pour ainsi dire; la formule

<sup>1</sup> Gen., xxix, 14; Jud., ix, 2; II Sam. (II Reg), v, 1; xix, 12-13; I Par., xi, 1, etc.

figurée est devenue le type ou cadre de l'histoire qui représente l'idée... Le caractère mythique de ce récit se révèle encore dans ce qu'on fait dire au premier homme des choses qu'il ne peut avoir dites. Comment peut-il parler de *père* et de *mère*, au moment où il aperçoit pour la première fois la femme? Comment sait-il ce qui s'est passé pendant son sommeil? Évidemment ce sont les réflexions de l'expérience qu'il proclame, ou plutôt c'est la pensée même de l'auteur, du poète philosophe, qu'il est chargé d'exprimer. — Sera-t-il encore nécessaire, après tout cela, de rappeler qu'un arbre dont le fruit vous donne la connaissance du bien et du mal, ou un arbre qui vous donne l'immortalité, ou un serpent qui parle, et autres choses pareilles, ne peuvent avoir existé que dans l'imagination? En d'autres termes, comme nous n'avons pas ici un conte des mille et une nuits, qu'ils ne peuvent être que des produits de la poésie parabolique, destinés à rendre concrètes et vivantes des conceptions d'une nature trop abstraite pour les facultés d'un certain public, ou du moins inspirés par la liaison intime dans laquelle la haute antiquité plaçait la poésie et la philosophie, nous avons donc affaire à un mythe et non à une histoire<sup>1</sup>.

L'argument allégué contre le caractère historique de l'histoire de la création d'Ève et de la chute, c'est, on le voit, son invraisemblance et son impossibilité. Mais il n'y a pas ici d'impossibilité absolue, il y a seulement du surnaturel, et le surnaturel n'est pas impossible. Dieu a pu faire assurément tout ce que rapporte le texte

<sup>1</sup> Ed. Reuss, *L'histoire sainte et la loi*, t. I, p. 288-290. — Voir aussi dans notre t. I, p. 525, les objections de Spinoza contre la chute; t. II, p. 17, celles de Charles Blount, et p. 132, celles de Tindal contre la création et contre la chute.

sacré : il a pu former la première femme d'une côte d'Adam et le démon a pu se servir du serpent pour tenter Ève. Que ceux qui ne veulent pas croire à l'existence de Dieu ou du démon refusent de croire à ces vérités, on le comprend, mais il faut qu'on sache bien qu'ils les rejettent par la raison qu'ils sont athées ou déistes et que l'on n'a pas autre chose à prouver contre eux, si ce n'est que Dieu existe et qu'il peut agir comme il lui plaît, qu'il a pu, par conséquent, créer le premier homme et la première femme selon son bon plaisir et permettre au démon de tenter Ève sous la forme d'un serpent.

Les commencements de l'humanité furent une époque extraordinaire par la nécessité même des choses; rien ne pouvait se produire alors comme dans la suite; Ève ne pouvait avoir de mère; elle a donc dû naître d'une manière surnaturelle, et pourquoi le Créateur, pour nous donner les grandes leçons que renferme l'histoire de sa naissance, n'aurait-il pas pu la former de la manière dont le raconte la Genèse?

L'Église n'a pas condamné les commentateurs qui ont refusé de prendre au pied de la lettre la narration biblique sur la création de la première femme et sur les circonstances de la chute originelle; elle n'a jamais censuré l'opinion d'Origène et du cardinal Cajétan qui ont expliqué dans un sens allégorique la formation d'Ève d'une côte d'Adam et le rôle du serpent tentateur<sup>1</sup>; mais, à part quelques exceptions très rares, le

<sup>1</sup> Nous avons reproduit les textes d'Origène et de Cajétan, ainsi

torrent des Pères et des docteurs a cru aux faits tels qu'ils sont racontés<sup>1</sup>, et en cela ils ont eu raison. Ce n'est point le caractère surnaturel des événements qui doit nous empêcher ici d'y ajouter foi. La création de la première femme fut nécessairement miraculeuse et surnaturelle.

Pourquoi Dieu choisit-il le mode de création que rapporte l'auteur sacré plutôt que tout autre? Si nous ne pouvions l'expliquer, nous ne pourrions rien conclure de notre ignorance contre le fait lui-même, mais la raison en est évidente et pour ainsi dire palpable, comme l'a très bien montré Lacordaire :

[La création d'Ève donne] la pluralité à l'homme sans détruire son unité... Prenant pour exemplaire de la société humaine l'ordre éternel de la société divine, [Dieu] entendait qu'il n'y eût pas seulement unité morale dans les relations de l'homme à l'homme; mais que ces relations prissent leur source dans une unité substantielle, imitatrice autant que possible du lien qui rassemble les trois personnes créées dans une ineffable perfection. L'humanité devait être unie par la nature, par l'origine, par le sang; et ne former de tous ses membres, au moyen de cette triple unité, qu'une seule âme et qu'un seul corps. Ce plan était conforme au but

que ceux des auteurs qui attestent que leur opinion n'a jamais été condamnée, dans le *Manuel biblique*, 7<sup>e</sup> édit., t. I, nos 286, 291, p. 474, 486.

<sup>1</sup> Voici ce que dit Suarez, réfutant spécialement Cajétan : « Sententia catholica est, verba illa Scripturæ esse ad litteram intelligenda. Ac proinde vere ac realiter tulisse Deum costam Adæ et ex illa corpus Evæ formasse. » Suarez, *De opere sex dierum*, l. III, c. II, n. 3, *Opera omnia*, édit. Vivès, t. III, 1856, p. 177.

général de Dieu, qui était de nous créer à son image et à sa ressemblance, afin de nous communiquer tous ses biens; il était digne de sa sagesse autant que de sa bonté, et quand je songe qu'une vulgaire impiété a pu rire de l'acte magnifique qui en fait la réalisation, je me sens pris d'une pitié profonde pour l'abaissement où tombe l'intelligence qui méconnaît celle de Dieu<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, Conf. LI, Paris, 1848, t. III, p. 209-210.